

XYZ. La revue de la nouvelle

Le prix du crime

Jean-Baptiste Baronian



Numéro 33, printemps 1993

Belgique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3854ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Baronian, J.-B. (1993). Le prix du crime. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (33), 19–23.

LE PRIX DU CRIME

JEAN-BAPTISTE BARONIAN

Toutes les fois où je me suis rendu en voiture dans le quartier de la place Rouppe, j'ai eu du mal à trouver un parking. On ne se gare jamais où on veut à Bruxelles: on a beau être débrouillard, on se heurte sans cesse à des travaux, des rues à sens unique, des changements de circulation, des embouteillages, des cortèges de manifestants, des accidents, des déviations... C'est comme si on vivait dans un chantier. C'est comme si la ville était un puzzle gigantesque dont les pièces étaient infinies et dont la construction laborieuse et obsédante défierait le temps et l'espace.

Ce mercredi-là, bien entendu, j'ai cherché longtemps avant de pouvoir garer ma Renault 21. Je devais déjeuner au *Comme chez soi*, le meilleur restaurant de Bruxelles, et j'y étais attendu pour 13 heures. Un repas d'affaire. Avec l'espoir de décrocher, entre la poire et le fromage, un contrat juteux pour mon entreprise. J'étais je ne sais trop où près de la rue du Midi quand j'ai vu une camionnette démarrer poussivement sur ma droite. J'ai bondi et j'ai réussi enfin à me parquer. Cinq minutes plus tard, j'étais au restaurant à une table d'angle devant un type jovial qui ne pensait qu'à manger et qu'à boire. Il m'a conseillé deux vins pour notre repas: un Clos des Mouches et un Château Troplong-Mondot, selon lui le Saint-Émilion «idéal». On a bavardé de tout et de rien, sauf de notre contrat. Lorsque nous nous sommes séparés sur un bas-armagnac, il m'a seulement dit qu'il avait encore besoin de réfléchir. Et là-dessus, il est parti en me laissant l'addition et l'impression que j'avais complètement raté mon rendez-vous.

Dehors, place Rouppe, il pleuvait. Il pleut toujours à Bruxelles — et il suffit qu'il pleuve pour que la ville entière devienne

glauque et presque inhumaine. Ailleurs, à Londres, à Amsterdam ou à Berlin, les intempéries restent supportables. Ici, on s'égare et on perd pied. Je n'avais pas mon imperméable: j'ai remonté le col de mon veston et je me suis précipité vers la rue du Midi. Il n'y avait que des flaques sur mon passage. Et des ombres qui filaient dans tous les sens et dont la présence à mes côtés m'arrachait déjà des frissons. Il pleut à Bruxelles et c'est aussitôt la débandade.

Deux rues plus loin, je suis arrivé à l'endroit où j'avais garé ma voiture. À cet instant, je me suis aperçu que je me tenais devant une boutique qui, à première vue, semblait dater d'un autre âge et où, à même la vitrine, on avait peint un grand père Noël. Avec l'eau qui dégoulinait dessus, il avait quelque chose d'irréel: il était bien pourvu de sa bonne vieille barbe blanche, de ses vêtements rouges, de son bonnet, de ses bottes, de sa hotte sur le dos mais, en même temps, il avait l'air monstrueux, comme si celui qui l'avait reproduit s'était inspiré d'une image d'un film d'épouvante.

Visiblement, on vendait de tout dans cette boutique, du bric-à-brac. J'ai regardé la devanture et j'ai vu au milieu du fouillis un gros livre relié, le seul qui s'offrait à mes yeux. Je crois être curieux de nature: je n'ai pas hésité une seule seconde, j'ai poussé la porte du magasin.

Un bruit léger de clochette, une odeur fade, celle, m'a-t-il semblé, de la poussière mêlée à des remugles de salpêtre. J'ai attendu un moment, un rien sur la défensive, à croire que je venais d'entrer par effraction dans un lieu interdit. Il y faisait sombre. Tout au fond de la boutique, j'ai distingué une vague lueur jaunâtre. Peut-être le carreau d'une fenêtre. Peut-être un reflet sur un miroir.

Je m'impatiençais déjà lorsque, soudain, une silhouette a surgi devant moi. Je ne sais trop pour quelle raison mais je m'étais attendu à voir arriver un vieil homme ou une marâtre.

C'était une jeune femme. Elle était très grande et, dans l'obscurité, elle paraissait avoir un très beau corps. La seconde suivante, elle était à ma hauteur. J'ai retenu mon souffle: elle n'était pas belle, elle était divine, elle irradiait de splendeur, alors que tout

autour de nous était vieux et usé, alors qu'à quelques mètres la pluie plongeait la ville dans la laideur et le chaos. Incapable de trouver mes mots, j'ai eu un geste indécis en direction de la vitrine. Elle m'a souri et j'ai vu qu'elle avait d'immenses yeux noirs et un sourire de rêve. J'ai baissé la tête. J'ai dit d'une voix étranglée que je voulais jeter un coup d'œil sur le livre dans la vitrine.

— Le livre ?

Sa voix à elle était chaude, presque masculine. Je me suis retourné.

— Je n'en ai vu qu'un, il est relié...

— Ah bon ?

— Vous... vous ne le saviez pas ?

— Si je devais tout savoir ! Cette boutique est un capharnaüm.

Ce terme, dans sa bouche, avait une résonance étrange. J'ai failli le lui dire. Au lieu de quoi, j'ai ajouté :

— C'est ce qui fait habituellement le charme de ce genre d'endroit...

Elle m'a contemplé d'un air étonné. À croire que j'avais proféré là une bêtise. Ou que mes paroles, prononcées au rythme sinistre de la pluie battante, sonnaient faux.

Puis, elle a eu un haussement d'épaules avant de gagner la vitrine, en passant si près de moi que j'ai cru, sur le moment même, qu'elle allait m'étreindre. Son parfum m'a éclaboussé — un parfum que je n'aurais pas pu définir mais qui, bizarrement, n'avait rien d'agréable. Cela m'a surpris ; je me suis dit que ce devait être le remugle de la boutique. Elle s'est penchée en avant et s'est emparée de l'ouvrage.

— Le voici.

Le volume était très lourd. Je l'ai ouvert à la page où figurait son titre : *Le Livre rouge*. En dessous, il y avait ces mots : *Histoire de l'échafaud en France*. Le texte était dû à un certain Dupray de la Mahérie et il avait été édité à la Librairie Parisienne, en 1863. En feuilletant l'ouvrage, j'ai constaté que les illustrations étaient nombreuses, des portraits d'hommes et de femmes : Jacques de Morlay, le duc de Montmorency, le maréchal de Biron, la

maréchale d'Ancre, Jean Calas, Philippe-Égalité, Robespierre, Charlotte Corday... J'étais intrigué.

— Vous en demandez combien ?

— Faites-moi une offre. Si elle est acceptable...

Elle s'est interrompue et m'a souri de nouveau. J'aurais juré que ce dernier sourire était emprunté, qu'il ressemblait à une moue de défi. Une manière de me mettre à l'épreuve, de mesurer à quel point mon intérêt pour cet ouvrage était réel.

J'ai donné un prix, mille francs tout ronds, ce qui m'a paru ni trop bon marché ni trop cher, considérant que la plupart des pages du livre étaient piquées et que la reliure, elle, nécessitait quelques réparations.

La jeune femme a sourcillé et a regardé vers le fond de la boutique où brillait toujours faiblement la lueur jaunâtre. J'ai pensé qu'elle s'apprêtait à appeler quelqu'un à la rescousse afin que nous débattions du prix que j'avais proposé. Je me suis dit que j'aurais pu être plus généreux.

Elle m'a brusquement fixé.

— Mille francs, c'est un cadeau, non ?

— Vous savez, dans l'état où il est...

— Je ne vous oblige pas à le prendre.

— Donnez-moi votre prix...

— Je n'ai pas de prix. Puisque c'est bientôt Noël, ce sera mon cadeau.

D'un geste fébrile, j'ai pris mon portefeuille dans ma poche et j'en ai sorti un billet que je lui ai immédiatement tendu. Le plat de ma main était mouillé; des gouttes d'eau sont tombées sur le billet. Elle l'a saisi du bout des doigts, sans y prêter beaucoup d'attention, comme si l'argent n'avait aucune importance pour elle. Peut-être que si je lui avais offert dix fois davantage ou dix fois moins, elle aurait eu la même attitude.

J'ai balbutié un timide au revoir et je lui ai tourné le dos. En franchissant la porte, j'ai eu peur qu'elle revienne sur sa décision et qu'elle me réclame le *Livre rouge*. Il n'y a rien eu de tel. Le bruit de la clochette s'est évanoui à mes oreilles. De violentes giclées de

pluie m'ont sauté au visage et je me suis rué sur ma voiture que j'ai fait démarrer sans tarder. Sous mes yeux, ce n'était qu'une ville liquéfiée et fantomatique. Pour peu, je me serais cru sous les mers, à bord d'un *Nautilus* de pacotille.

Après une épuisante après-midi au bureau, je suis rentré à la maison, le *Livre rouge* sous le bras. Je me suis empressé de le parcourir. En fait, il était divisé en onze sections: les brigands légendaires, sorciers et sorcières, empoisonneuses et assassines, les conspirateurs, les duellistes, les novateurs, l'héroïne de la France (il s'agissait, bien sûr, de Jeanne d'Arc), les victimes, l'échafaud révolutionnaire, héroïnes et pécheresses et, à la fin, les martyrs.

C'est en examinant avec soin le chapitre consacré aux empoisonneuses et aux assassines que l'image de la jeune femme de la boutique s'est de nouveau imposée à moi. Elle coïncidait, trait pour trait, avec celle de Marie-Marguerite d'Aubral, plus connue sous le nom de marquise de Brinvilliers.

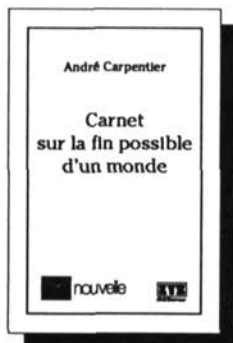
Dehors, il ne pleuvait plus.

XYZ

XYZ
éditeur

l'ère nouvelle

Les recueils insolites des spécialistes de la nouvelle



André Carpentier

*Carnets
sur la fin possible
d'un monde*

Des nouvelles où les mondes
possibles sont dépassés...

144 pages, 14,95 \$

XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Québec, H2X 3M4